



# Ces milliers de soldats français éclipsés du récit historique

**Moins nombreux que les Anglo-Saxons, les 3051 militaires français ont longtemps été omis de l'histoire du D-Day.**

Ils sont 177 petits gars à progresser dans les rues de Ouistreham sous les balles allemandes. Le plus âgé, surnommé «le Vieux», a tout juste 28 ans. Le plus jeune, né en Tunisie, frôle les 18 ans et découvre pour la première fois la terre de France ce 6 juin 1944. Leurs uniformes sont britanniques. Ils sont coiffés d'un béret vert porté à l'anglaise (incliné de la gauche vers la droite) doté d'une plaque (nom donné à l'insigne chez les commandos marines) frappée d'une croix de Lorraine. Sur la manche de leur tenue de combat, ils arborent un bandeau «France». Les 177 hommes du commando Kieffer appartiennent aux Forces françaises libres (FFL). Venus d'Angleterre, ils débarquent sur la plage de «Sword» peu avant 8 heures du matin. Ils seront les seuls Français à fouler le sable des plages normandes. «*Nous courons autant que le permet le poids de nos sacs et nos vêtements mouillés, alourdis par le sable qui s'y colle... Nous serons les dents. Ne pas s'arrêter*», raconte le second maître fusilier Guy Hattu, neveu de l'écrivain Georges Bernanos, blessé par un éclat le jour même.

**Un soldat américain mort sur les plages normandes, le 6 juin 1944.**

PHOTO MARY EVANS, SIPA

On politise le Débarquement en célébrant la coopération internationale, le «multilatéralisme» et la construction européenne, imaginée dès après la victoire pour interdire le retour de la guerre sur le territoire libéré par les Alliés. En 2004, sous Chirac, on invite même le chancelier allemand, à l'époque Gerhard Schröder, à participer aux festivités, grande première, que Mitterrand avait écartée, dit-on, par une formule abrupte: «*Mais enfin, il me semble que les Allemands ont perdu la guerre...*» On y convie enfin les Russes, ce qui n'est que justice: au moment où les troupes alliées débarquent, il y a bien plus de soldats allemands et de divisions blindées occupées à lutter contre l'Armée rouge en pleine offensive que de troupes nazies en Normandie. Réécriture pacifique et bien-pensante? En aucune manière. Les buts de guerre proclamés par les Alliés dès avant le 6 juin consistaient non seulement à battre les Nazis, mais aussi à instaurer un monde nouveau conforme aux vues de Franklin Roosevelt, bâti sur la coopération, la démocratie, le libre-échange, le refus des guerres monétaires, comme en témoi-

gnent la création de l'ONU, l'instauration de régimes démocratiques dans les territoires libérés, les accords monétaires de Bretton Woods ou la création du Marché commun.

## AMER PARADOXE

A cet égard, la présence de Donald Trump cette année recèle un amer paradoxe: le président américain professe des vues politiques et diplomatiques à l'opposé de celles de son prédécesseur de 1944. Il n'a de cesse de combattre le multilatéralisme, de promouvoir le nationalisme, de relancer les guerres commerciales et d'affaiblir l'UE. De même que la Grande-Bretagne venue à l'époque au secours de l'Europe occupée cherche désormais à s'en détacher. On avait fait l'effort, au fil du temps, de rapprocher la mémoire de l'histoire, œuvre de vérité. C'est maintenant l'hypocrisie qui domine les cérémonies de 2019: les gouvernements américain et britannique ont en fait tourné le dos aux principes hérités de l'après-guerre. Derrière les hommages convenus à l'héroïsme des soldats du 6 Juin se profile la pure et simple trahison de leurs idéaux. ◀

capitaine de corvette Philippe Kieffer. Pour l'historien Benjamin Massieu, auteur d'une biographie du commandant Kieffer et du livre *les Français du Jour J* (1) remarquablement documenté et illustré de photos d'époque, «*le commando Kieffer est devenu un mythe compensatoire*». Ses hauts faits d'armes venant pallier la faiblesse des forces françaises engagées sur le terrain.

**Sabotage.** Le 6 juin 1944 pourtant, 3051 Français, paras, commandos, marins et aviateurs, selon le décompte précis de Benjamin Massieu, combattent aux côtés des forces alliées. Peu de choses certes au regard des 79 000 Anglais et des 53 000 Américains engagés dans le combat pour la libération de l'Europe. Tout juste autant que les 3 000 soldats américains tombés sur «Bloody Omaha» («Omaha la sanglante»), au soir du 6 juin. Mais parmi ces Français, 38 feront partie des premiers à engager la bataille.

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, les paras frappés de la croix de Lorraine, formés par les SAS britanniques, sont largués sur le sol de France, en Bretagne. Leurs missions? Mener des opérations de diversion, de renseignement et de sabotage, et surtout empêcher un mouvement des troupes allemandes venant renforcer les unités stationnées en Normandie. Les paras français appartenant aux FFL s'appuient sur les nombreux maquis locaux pour mener leurs actions. Sur les flots de la Manche va se jouer une sorte de réconciliation qui met à mal l'Histoire mais qui va permettre à celle du jour de s'écrire.

Dans la nuit, des navires de la «Royale», nom que la marine nationale se plaît encore à se donner, se préparent à appareiller pour naviguer aux côtés des bâtiments de Sa Gracieuse Majesté. Mieux encore: à combattre flanc à flanc alors que, depuis des siècles, les flottes de ces deux pays s'affrontent sur mer pour démontrer leur suprématie et leurs statuts de grandes puissances coloniales. Effacées pour un jour, les haines, la rivalité et la rancoeur des défaites. Celles-ci ne remontent pourtant pas si loin. La défaite de Trafalgar, le 21 décembre 1805, devenue proverbiale, reste un souvenir proche. Les Français des années de «l'Occup» se rappellent surtout du bom- **Suite page 18**

Dans le film, *le Jour le plus long*, une scène les montre à l'assaut du casino de Ouistreham avant de faire jonction avec les paras britanniques à Pegasus Bridge. En très peu de temps, la moitié du commando est réduite au silence. L'autre parviendra à libérer près de 2 kilomètres de plages. Et seuls 24 d'entre eux finiront la campagne de Normandie. Leur épopée ne s'arrêtera pas là. Ils participeront ensuite à la campagne de Hollande.

Des Français venus pour libérer la terre de France, tout un symbole! Pourtant les trois derniers survivants français du «jour le plus long» ne se verront attribuer la légion d'honneur qu'en 2014. Un monument en leur mémoire a été érigé sur les lieux de leur débarquement en 1984 seulement. Mais la participation française à la plus grande opération militaire de tous les temps ne se limite pas à ces seuls «bérets verts» menés par le

**Suite de la page 17** bardement anglais sur le mouillage de Mers-el-Kébir en juillet 1940 pour couler la flotte afin qu'elle ne tombe pas entre les mains allemandes. Un épisode abondamment mis en scène par la propagande vichyste pour dénoncer «la perfide Albion». Quelques bâtiments rescapés du sabordage de Toulon en 1942 ordonné par l'amirauté vichyste mettront alors le cap vers les côtes anglaises. Au total, deux croiseurs, le *Montcalm* et le *Georges-Leygues*, quatre frégates, quatre corvettes, un torpilleur et un chasseur de sous-marin se retrouvent face aux côtes normandes avec à leur bord 2609 marins. Si certains de ces navires ont rejoint les rangs gaullistes et battent pavillon à croix de Lorraine des Forces navales françaises libres, d'autres, de sensibilité plutôt giraudiste, opèrent sous com-

mandement anglais. A 5h47, les deux croiseurs français positionnés avec l'*Arkansas* devant Omaha Beach ouvrent le feu sur la batterie allemande de Longues-sur-Mer. Les amiraux français ont dû batailler avec l'amirauté anglaise et les «pachas» de la Navy pour imposer la présence offensive des deux croiseurs alors que les Alliés voulaient les cantonner à des missions d'escorte ou de logistique.

**Escadrilles.** Les cocardes tricolores brillent aussi sous le ciel normand: 227 aviateurs, pilotes, navigateurs ou radios embarquent dans 122 appareils, tous d'origine anglaise, pour appuyer l'armada qui s'apprête à débarquer. A bord de leur Spitfire, les pilotes français effectuent 217 sorties et les bombardiers seulement 25, souvent décisives.

Assis dans leur Boston, les bombardiers légers du groupe Lorraine décollent aux premières heures du jour. Leur navigation devra être réglée au millimètre et à la seconde près. Ils voleront au ras des flots 15 mètres au-dessus des vagues pour larguer leurs bombes fumigènes sur Utah Beach afin de masquer l'arrivée du gros des forces. Parmi les escadrilles engagées figure celle des «Cigognes», à laquelle appartenait l'as des as français mort en 1917, Georges Guynemer, avec ses 53 victoires homologuées.

Au jour J, quelques Français ont bien répondu présent. Avec un paradoxe qui pèsera ensuite sur la poursuite de l'histoire. La majorité d'entre eux ne sortent pas des rangs des Forces françaises libres. Ils ne sont pas des compagnons de la première heure, de ceux qui rejoin-

dront la «chevalerie» des titulaires de la croix des Compagnons de la Libération. Prévenu la veille du déclenchement de l'opération au cours d'un déjeuner plus qu'houleux avec Churchill, De Gaulle se refusera ensuite à commémorer l'anniversaire du Débarquement. «*La France a été traitée comme un paillasson! Le débarquement du 6 juin, ça été l'affaire des Anglo-Saxons d'où la France a été exclue. Ils étaient bien décidés à s'installer en France comme en territoire ennemi! Ils avaient préparé leur AMGOT [gouvernement allié des territoires occupés, ndlr]. Et vous voudriez que j'aie commémorer leur débarquement alors qu'il était le prélude à une seconde occupation du pays? Ma place n'est pas là*», rapporte Alain Peyrefitte dans ses mémoires. En plus, pour le chef de la France libre,

ce Débarquement venait nier le rôle de la Résistance française dans la libération du pays. A ses yeux, seul importait le débarquement de Provence, en août 1944, avec l'armée d'Afrique menée par le général Jean de Lattre de Tassigny. Même François Mitterrand qui, en 1984, avait organisé les premières grandes cérémonies commémoratives du Débarquement, avait alors déclaré que «*les troupes françaises n'ont pas participé au Débarquement. Il y avait des Français mais ils appartenaient à l'armée anglaise*». Alors seule la mémoire des 177 hommes du commando Kieffer pouvait rester graver dans la geste française comme l'exception héroïque.

**CHRISTOPHE FORCARI**

(1) *Les Français du Jour J*, de Benjamin Massieu, éd. Pierre de Taillac, 410 pages, 24,90 euros.



Macron, Theresa May, le prince Charles, la reine Elizabeth II, le couple Trump et Merkel, à Portsmouth mercredi. T. AKMEN. AFP

# A Portsmouth, des mercis devant les vétérans

**Dans le sud du Royaume-Uni, plusieurs leaders occidentaux ont lancé les commémorations qui s'achèvent ce jeudi de l'autre côté de la Manche.**

Les têtes blanchies, certaines coiffées d'un béret, se balancent en rythme. De ces visages froissés sortent des voix un peu éraillées. Mais les paroles de la célèbre chanson *We'll Meet Again* n'ont pas été oubliées. Elles résonnent dans leurs âmes aujourd'hui aussi clairement qu'il y a soixante-quinze ans. Elles écartent un instant les ombres, même si elles ne les effacent pas. Ecrites en 1939, interprétées par l'inoubliable Vera Lynn, ces notes ont accompagné la guerre et éclairé la jeunesse de ces vétérans,

dont tous ont aujourd'hui plus de 90 ans. Mercredi, soixante-quinze ans après cette journée qui a défini leurs vies, c'est une autre chanteuse britannique, Sheridan Smith, qui interprète la ballade sur l'immense scène installée le long de la mer, à Portsmouth, sur la côte sud de l'Angleterre. C'est d'ici que la majorité des forces du Débarquement ont embarqué pour traverser la Manche, dans la nuit noire, en route vers les plages de Normandie. Entre deux notes, on entend le vent et le bruit des vagues. Les paroles sont si simples, elles parlent de se retrouver un jour, «*je ne sais quand, je ne sais où*».

**Vagues.** Sur l'écran en fond de scène, des images défilent. Celles de jeunes soldats, âgés d'à peine 20 ans, certains en avaient 16, le visage noirci, serrés les uns contre les autres

sur des embarcations. Au ras des yeux, les vagues déferlent, effrayantes et bien plus grosses que celles qui roulent aujourd'hui. Pourtant, au milieu des visages, leurs sourires explosent. Ils rient à la blague stupide lancée par un camarade. Pour se donner du courage, éloigner la terreur. Dans quelques heures, certains de ces sourires seront éteints à jamais, sous les balles des combats ou noyés sous le poids de leur équipement trop lourd. A petits pas, le sergent John Jenkins, 99 ans, vétéran de la British Navy, s'avance sur la scène. «*J'avais 23 ans lorsque j'ai débarqué sur Gold Beach. J'étais terrifié, je pense que tout le monde l'était. [...] J'étais juste un petit rouage d'une énorme machine. On n'oublie jamais ses camarades, parce qu'on y était tous. Il est juste que le courage et le sacrifice de tant d'entre eux soit honoré soixante-quinze ans plus tard.*

*Nous ne devons jamais oublier.*» Quelques instants plus tôt, au tout début de la cérémonie, dix vétérans, certains appuyés sur une canne, leur costume bardé de médailles, s'étaient tenus debout, sans un mot, devant la foule et les dignitaires assis sur le côté. Les applaudissements ont crépité et, un à un, tous se sont levés, y compris les 16 chefs d'Etat et de gouvernement présents autour de la reine Elizabeth II, dont Donald Trump, Emmanuel Macron, le Canadien Justin Trudeau et Angela Merkel.

Ce jour, et cette cérémonie, étaient ceux de ces vieux jeunes hommes, qui, comme l'a dit l'un d'eux, ont compris ce matin du 5 juin 1944, alors qu'on leur distribuait des balles réelles, que «*ce jour était "le" jour*».

**Chorégraphie.** Les mots dits par des acteurs, par les vétérans ou par les dignitaires, les chants et danses qui ont égayé le programme, étaient ceux de cette époque, de ces sombres années. Bien sûr, la voix de Winston Churchill et son inoubliable «*Nous nous battons sur les plages*», discours prononcé le 4 juin 1940, ont résonné dans le vent. Trump a lu la prière dite à l'époque par son prédécesseur Franklin Roosevelt. Mais ce sont les mots des inconnus, de ces jeunes dont certains n'avaient jamais mis le pied en Europe ou même sur un bateau, qui ont sonné tellement plus forts que n'importe quel discours. Macron a lu la lettre du jeune résistant Henri Fertet, écrite à ses parents le 26 septembre 1943, juste avant son exécution. Il avait 16 ans. «*Adieu, la mort m'appelle, je ne veux ni bandeau ni être attaché. Je vous embrasse tous. C'est dur quand même de mourir.*» Avant d'entamer sa lecture, le président français a dévié un instant de la chorégraphie parfaite. En anglais et la voix nouée, il a dit: «*Laissez-moi d'abord vous remercier, sincèrement, au nom de ma nation.*» La dernière à parler fut une vétéran en rose fuchsia, la reine Elizabeth II, 93 ans. De tous les représentants des nations, elle est la seule à avoir prononcé un discours personnel. Parce qu'elle fut l'un des témoins de cette époque. Elle avait 13 ans au début de la guerre, 18 au moment du D-Day. «*Lorsque j'ai assisté aux commémorations du 60<sup>e</sup> anniversaire du Débarquement, certains ont pensé que cela pourrait bien être la dernière fois. Mais la génération de la guerre, ma génération, est résiliente*», a-t-elle dit. Avant d'ajouter, simplement: «*C'est avec humilité et plaisir, au nom du pays tout entier, en fait au nom de l'ensemble du monde libre, que je vous dis à tous: merci.*»

**SONIA DELESALLE-STOLPER**  
Correspondante à Londres